

# DANS LE LABORATOIRE

Intimités numériques - Journal de création  
BÀLINT DEMERS

## Vagabonder dans le laboratoire

L'un des défis de la recherche-crédation réside dans la mise en scène du volet théorique de la recherche. Comment faire vivre des concepts, des idées, des raisonnements à l'écran ? La tradition héritée du cinéma soviétique façon Eisenstein indique une première avenue : l'expression de la pensée par les chocs du montage. Une avenue esthétiquement riche, complexe, celle d'auteur.e.s/monteur.e.s en pleine possession de leurs outils. Toutefois, si la surprise et l'inattendu sont là sous la forme virtuose de l'agencement des images et des sons, ils sont (presque) sous le contrôle de la salle de montage, tendant à enfermer le sujet traité dans le raisonnement que le film cherche à construire à son propos. Il manque cet imprévu qui survient lorsque l'on laisse le réel entrer librement dans le temps du film et en dicter le rythme et les sens, et perturber l'idée même que l'on s'en fait. Comme lorsque, au plus profond de notre intimité, une pensée que l'on voyait filer en ligne droite vagabonde soudain pour en faire jaillir une autre, éclairant un nouveau raisonnement, ou peut-être simplement un nouveau regard sur les choses. Heureusement, une autre tradition cinématographique, qui elle doit beaucoup à l'école québécoise du cinéma direct, nous propose une avenue pour penser, dans cet état d'esprit vagabond, la mise en scène de la théorie au cinéma.

Ainsi lorsque Diane me proposa de réaliser un court métrage pour le projet *Intimités numériques*, j'eus envie de traiter de la théorie, sans savoir exactement comment m'y prendre. Je ne me voyais pas, pour un sujet que je maîtrisais alors bien insuffisamment, me lancer dans une démarche montagnière à la Eisenstein. Je me rappelai alors Pierre Perrault et les séquences où ses personnages discutaient entre eux de politique, un procédé que j'avais déjà commencé à expérimenter

dans un film précédent. L'avantage de cette méthode est qu'elle permet de faire vivre des concepts et des raisonnements sans les inféoder complètement à la salle de montage. Certes, celle-ci garde un contrôle sur l'œuvre achevée, mais les auteur.e.s/monteur.e.s. se débattent avec un fouillis de dialogues et de tirades souvent contradictoires, et doivent les canaliser pour construire du sens. Ils ont le pouvoir d'orienter celui-ci dans une certaine direction, mais, s'ils font leur travail avec un minimum d'honnêteté, subsisteront inmanquablement des propos et des idées invitant l'esprit des spectateurs de vagabonder vers d'autres voies. Cependant, pour réussir cette méthode exige que le ou la cinéaste ait à sa disposition des personnages qui individuellement et collectivement sont en mesure de donner vie à la séquence. Je réalisai alors que ces personnages, je les avais déjà sous la main.

Un moment –j'ai envie de dire, une scène– survenue aux débuts du long travail de préparation que nous achevions alors me revenait sans cesse en tête. Par un après-midi d'automne, les membres du GRISQ s'étaient réuni.e.s dans leur salle de réunion sans fenêtre, éclairée au néon et filmée en permanence par des caméras de surveillance, pour parler d'un article écrit par leurs confrères Marc Ménard et André Mondoux. Les lieux dégageaient une ambiance clinique dont j'ai toujours douté qu'elle soit à terme compatible avec la vie humaine, mais les échanges et les débats enflammés eurent, eux, vite fait de réchauffer l'atmosphère. De toute évidence, ce groupe-là se connaissait bien et dégageait une énergie qui transcendait largement le caractère habituellement peu photographique des colloques universitaires.

Je revins donc vers Diane avec cette proposition : aborder la dimension théorique du projet en mettant en scène un dialogue entre des membres du GRISQ. Sa première réaction fut circonspecte, ce qui est fort compréhensible : comment rendre cinématographiquement intéressante une conversation entre chercheur.e.s dans ce laboratoire à l'ambiance de morgue ? La réponse était de se servir de cette atmosphère, de l'exploiter et de la radicaliser pour imprimer son esthétique au film : je suggérai de tourner en noir et blanc. Je vis le regard de Diane s'illuminer et je crois que c'est ce parti pris visuel qui nous donna notre élan. En noir et blanc, le laboratoire du GRISQ pourrait avoir l'air d'un décor de

science-fiction, et notre imagination se verrait allouer la permission de quitter le domaine de la réalité brute.

Par la suite, les idées esthétiques qui s'ajoutèrent intervinrent suite à des raisonnements similaires, un questionnement ou un problème engendrant une solution ouvrant vers d'autres possibles. Cherchant une manière de rendre les tableaux blancs du décor originel plus intéressants visuellement, je demandai à Marc-Antoine de produire d'étranges illustrations qui recouvriraient une partie des murs du laboratoire. Puis, ayant pris conscience que le film avait besoin d'un épilogue, j'en trouvai un dans la solution au problème précédent : l'épilogue se devait de montrer ce qui se trouvait derrière les illustrations. Nous passâmes le reste de l'été, période durant laquelle, avec Anne Gabrielle, nous procédions au montage du film, à nous demander ce que nos personnages allaient bien découvrir derrière ces collages bizarres. C'est Rui qui, finalement, nous souffla la réponse, et je crois que celle-ci n'était pas étrangère avec la décision, prise quelques mois plus tôt, d'utiliser le métrage des caméras de surveillance du laboratoire dans notre montage.

La dernière idée du genre se présenta à quelques heures de la validation du montage final. J'avais que pour bien mettre en contexte les spectateurs, il serait important de présenter les personnages du film avec des sous-titres. Diane comprenait le problème, mais n'était pas enchantée par la solution, sans doute parce que celle-ci, trop prosaïque, nous rapprochait trop de cette réalité brute dont nous avions dès le début tenté de nous éloigner. La réponse vint d'elle-même : dans ce monde de machines, de chiffres et d'algorithmes que nous assemblions, les noms de nos personnages n'avaient que peu d'importance, et connaître leurs fonctions suffirait aux spectateurs.

Ainsi, à force de vagabonder à partir du réel d'une idée à l'autre, nous en étions venus à créer une toute petite réalité –petite comme la durée de ce film– qui n'en avait pas moins ses lois propres auxquelles il fallait se soumettre. Et si elles n'étaient au fond que ces théories que le sociologue, le politologue, la sémiologue et l'économiste portent à l'écran pour nous ?